

N.S. PERKINS

L'INTÉRI
ENTRE
NOUS

Traduit par Luc Rigoureux



Aujourd'hui

Je suis fatiguée.

J'ai pris le volant juste après mon dernier examen, sans même repasser chez moi pour me faire un sandwich. Les six heures de trajet m'ont épuisée, d'autant que je ne me suis pas arrêtée en chemin. Inutile de différer l'inévitable. J'ai beau ne pas avoir envie d'affronter cette épreuve, je ne peux m'y soustraire – le plus tôt sera le mieux. Et puis, ce n'est pas comme si quelqu'un m'attendait à la maison.

Les routes du Maine sont si sombres que je suis obligée de rouler à une allure d'escargot, par crainte de heurter un obstacle ou de renverser un piéton. Il est peut-être mieux qu'il fasse aussi noir, cependant, ça m'évite de distinguer les lieux en détail. Il y a quelques instants à peine, je suis passée devant la bretelle que nous empruntions, ma mère et moi quand, l'été, nous allions faire des courses. La bile m'est remontée à la gorge, et j'ai dû respirer profondément à plusieurs reprises pour réussir à continuer.

Lorsque mon GPS m'informe que je suis à deux minutes de la maison de vacances, mes mains se mettent à trembler.

Relaxe, Violet, ça va aller.

Et ça ne traînera pas. Comme quand on vous arrache une dent de sagesse. Vous savez que ça va être pénible, mais vous êtes soulagé lorsque c'est terminé.

Je suis sur le point de mettre de la musique pour me calmer les nerfs quand mon téléphone sonne. *Papa* s'affiche sur l'écran. Je décroche.

— Oui, je vais bien. Non, je ne me suis pas endormie, je n'ai pas été attaquée par un ours et je n'ai pas pris d'auto-stoppeur, je dis en m'efforçant de garder une voix sereine.

Mon père s'esclaffe.

— Super! Tu es où?

— J'y suis presque.

— Et comment te sens-tu? demande-t-il après un bref silence.

— Ça va, je réponds aussitôt.

Je ne suis pas sûre que ce soit vrai, mais je ne tiens pas à ce qu'il s'inquiète, saute dans sa voiture et débarque ici au milieu de la nuit pour vérifier dans quel état je suis.

— D'accord, murmure-t-il avant d'ajouter: Si jamais c'est trop dur, appelle-moi.

J'allume mon clignotant pour tourner dans la rue que je connais par cœur.

— Promis. J'ai rendez-vous demain avec l'entrepreneur. Tout devrait être réglé d'ici la fin de la semaine.

— Parfait. Encore une fois, merci de t'en occuper.

C'est quasiment imperceptible, mais son ton est plus bas. Plus rauque.

— Pas de souci. Je serai rentrée à Syracuse en un rien de temps.

— *Vous êtes arrivée à destination*, claironne mon GPS.

Un frisson parcourt mon dos, et je serre les dents au moment de bifurquer dans l'allée de la maison que j'ai l'impression de ne pas avoir vue depuis des siècles. Je fixe les parterres de fleurs pour éviter d'être submergée par l'émotion. En vain. Quand je constate que toutes les plantes sont mortes, une boule se forme dans mon ventre.

Cinq ans se sont écoulés et, pourtant, je ne peux m'empêcher de penser à la mort sans avoir la nausée.

J'arrête la voiture et je ferme les yeux.

Pourquoi ai-je accepté de venir ici, bon sang?

La voix de mon père m'arrache à mes pensées :

— Allez, je te laisse. Tu me passes un coup de fil demain, OK?

— Ça marche. Bisous.

— Bisous.

Je coupe la conversation et contemple l'écran d'accueil de mon cellulaire avant de marmonner :

— Ressaisis-toi, ma fille.

Je vais m'en sortir. La maison ne m'a rien fait. Ce sont ses occupants qui s'en sont chargés, et ils ne sont plus là. Aucune inquiétude à avoir. Je n'ai qu'à considérer ma présence ici comme des vacances.

Dans tes rêves!

Je me frotte le visage et, sans réfléchir davantage, sors de ma Ford Fiesta. Lorsque j'en claque la portière, j'ose enfin examiner les alentours.

En gros, tout est pareil à mes souvenirs. Les bardeaux du toit se sont assombris, la vigne vierge s'est épaissie sur

un des pignons. À part ça, ce que je considérais comme mon havre de paix n'a pas changé.

Une bouffée de vent estival ébouriffe mes cheveux blonds, et l'air salé envahit mes narines. Je ferme les paupières. Cette odeur m'a manqué plus que je le croyais. Avec le temps, on oublie aisément ce qui nous a fait défaut. Mais cette brise tiède et humide qui inonde tout Ogunquit de ses parfums marins, je ne m'en lasse pas.

Je regrette un peu de l'avoir humée, d'ailleurs, parce que, après ces quelques jours, je ne reviendrai plus. À présent qu'elle s'est ravivée dans ma mémoire, son absence recommencera à me perturber.

Je récupère mon sac de voyage et mon sac à dos dans le coffre et m'approche du porche. Le silence règne, la plupart des résidences voisines sont plongées dans le noir.

Soudain, je repère une lumière à l'intérieur. Étrange. Je sais de source sûre que personne n'a remis les pieds ici depuis des années. Nous n'avons pas loué à des inconnus. Sans doute parce que c'était la propriété des Seaberg et des Mitchell. Un petit paradis dans lequel nous n'imaginions personne d'autre que nous.

Sauf que, après ce fameux été, nous ne souhaitons pas y séjourner non plus. Il a fallu longtemps à mon père pour trouver le courage d'affronter la situation et de se décider à vendre.

Qui a bien pu allumer cette fichue lampe ?

J'avance lentement jusqu'à la porte écaillée tout en tirant de mon sac ma bombe lacrymogène, sans laquelle je ne me déplace jamais sur le campus de l'université. Je suis

heureuse de l'avoir emportée. J'insère la clé dans la serrure, et le battant s'ouvre avec un grincement qui se répercute dans les lieux censés être déserts.

— Il... Il y a quelqu'un?

J'ai essayé d'adopter la voix d'un policier, mais j'ai plutôt l'impression de m'être exprimée comme une souris apeurée. Tant pis. Au moins, je suis armée... pour ainsi dire.

Je fais quelques pas, trop préoccupée par l'éventuelle présence d'un intrus pour m'intéresser au salon poussiéreux, tel que nous l'avons abandonné, avec les coussins sur les canapés et les coquillages aux murs.

— Il y a quelqu'un? je répète.

Aucune réponse. Tout à coup, je perçois un léger bruit. À l'étage. J'entreprends de grimper lentement l'escalier en bois blanc dont chaque marche couine sous mon poids. Je m'arrête à mi-chemin et tends l'oreille.

J'identifie le son. Celui de l'eau qui coule.

Un inconnu est en train de prendre une douche dans une maison censément vide.

Un inconnu qui chantonne super faux.

Le plus sage ne serait-il pas que je m'en aille et que j'alerte les flics? Sans doute. En même temps, quel dangereux criminel déciderait de prendre une douche et de se sentir assez à l'aise pour chanter? De plus, je suis tellement claquée que mon irritation prend le dessus sur ma frousse.

Certaines personnes cèdent à la colère quand elles ont faim. Moi, je cède à la colère – et à un brin d'irrationalité – quand je suis fatiguée. *Et* quand j'ai faim.

Pas question de partir d'ici avant d'avoir découvert qui s'est permis d'entrer sans autorisation. L'étranger se lave, vulnérable, l'élément de surprise est de mon côté.

Grimpant les dernières marches deux à deux, je m'approche de la porte de la salle de bains à pas de loup. Je tourne doucement la poignée de la porte qui, par bonheur, n'est pas verrouillée, et une bouffée de vapeur m'assaille, empreinte d'un parfum de... verveine?

Aussi bon que sente l'intrus, j'ai bien l'intention de lui reprocher sèchement sa présence inopportune à un moment déjà compliqué pour moi.

Bombe lacrymo brandie, j'inspire un bon coup avant de balancer mon poing dans le rideau de douche, style *Psychose*.

Ce con est en béton, ou quoi? Je retire ma main en piaillant:

— Ouille!

— C'est quoi, ce bordel? grogne une voix masculine en écartant le rideau.

D'un geste sans doute trop violent car, aussitôt, un bruit sourd retentit, tandis que le plastique se déchire et s'écroule sur le mec qui vient de tomber sur son cul. J'avance en tendant ma lacrymo devant moi.

— Qu'est-ce que...

Le souffle court, je m'interromps.

Non.

Non, non, non.

Pas lui. N'importe qui, mais pas lui!

Une grimace de surprise déforme le visage que j'ai aimé à la folie.

— Violet?

Le chagrin, la douleur, l'amour – les émotions me submergent et me coupent le souffle, tandis que je recule, non sans me cogner au coin du lavabo.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, Will?

Lentement, il se relève, le rideau enroulé autour de ses hanches étroites. Je m'empresse de fixer le sol, ce qui ne m'empêche pas de remarquer qu'il saigne du nez. Bien fait! Pour la première fois de la journée, je souris.

— C'est plutôt à toi que je devrais poser la question! Tu viens de m'écrabouiller le nez!

J'ai l'impression qu'on m'a ouvert la poitrine, et que mon cœur est prêt à s'en échapper. Pourquoi est-il ici? Je n'étais pas censée le revoir un jour. C'était sa décision, je tiens à le préciser.

Les yeux toujours rivés sur le carrelage, je m'oblige à inspirer longuement. Je suis assez chamboulée pour ne pas en rajouter en le regardant.

— Je suis ici afin de rencontrer le promoteur qui s'intéresse à la maison. Alors, merci de vider les lieux jusqu'à mon départ.

Ma voix tremblote, mais je ne vois pas comment elle pourrait rester ferme en sa présence.

Il sort de la douche. Le lavabo m'empêche de reculer.

— Désolé de te décevoir, V, mais je suis ici pour les mêmes raisons.

Malgré la peine que me procure le son de mon vieux surnom dans sa bouche, je relève brusquement la tête et plonge dans ces prunelles grises qui, malgré les cinq années écoulées, sont encore capables de me sécher sur place.

— Comment ça ?

— Ça ne te dérange pas que je m'habille avant que nous en discussions ? répond-il avec un geste en direction du rideau.

Oui, ça me dérange. Il faut que je comprenne ce qui se passe *maintenant*. Mais j'ai l'esprit confus (le choc, j'imagine). Quelques minutes pour rassembler mes idées ne seront pas de trop.

— D'accord. Rejoins-moi en bas.

Tout en redescendant l'escalier familial, je m'oblige à ne penser à rien. Ni à ses cheveux bruns, courts aujourd'hui. Ni au fait qu'il est là, physiquement, et non plus rangé dans une petite boîte au fond de mon cerveau. Et surtout pas à l'éventualité qu'il décide de squatter ici.

Au rez-de-chaussée, je serre les poings pour calmer les frémissements incontrôlés de mes doigts.

Tout va s'arranger.

Ce n'est qu'un quiproquo et, après une *petite* conversation, il disparaîtra définitivement de ma vie.

Dans la cuisine, j'allume la lumière et essuie la poussière d'une des chaises qui entourent la table. Je m'assois tout en me répétant que la situation va s'éclaircir. Si mes mains ont cessé de trembler, mes jambes dansent la gigue pendant que j'attends.

Quelques instants plus tard, Will s'installe face à moi. J'évite de le regarder.

— Je n'en reviens pas que tu sois ici, murmure-t-il.

Ses intonations ne me donnent pas la chair de poule. Juré, craché.

J'essaie, vraiment, de ne pas reluquer son visage aux traits fins, à présent couvert d'une barbe bien taillée. Dieu sait qu'il ne me facilite pas la tâche. Bien qu'il ait changé, un seul coup d'œil me garantit que je pourrais le dessiner en dormant.

Je garde le silence.

Il déglutit, puis demande :

— Comment vas-tu ?

Une question simple, dont la réponse me paraît pourtant super compliquée. Le pire, c'est que, durant une seconde, j'ai envie de lui dire la vérité. Je n'aurais aucun mal à retourner au bon vieux temps, quand je lui racontais tout ce qu'il avait manqué de ma vie. À lui confier combien ça a été difficile. À lui avouer que j'ai beaucoup souffert. Je ravale les mots qui me brûlent la langue, cependant. Comment je vais et ce qu'est devenue mon existence sont des sujets qui ne comptent pas. Nous sommes là pour parler affaires.

Croisant les doigts, je contre-attaque :

— Que dois-je comprendre quand tu dis que tu es venu régler l'offre qu'on nous fait ?

Il tressaille et se renfrogne. Un hématome a commencé à se former sur son nez. Quelqu'un de bien aurait des remords, je n'en éprouve aucun. Pas le moindre. Il doit être d'accord, d'ailleurs, car il n'en souffle mot.

— Tu m'as très bien entendu. Ma mère m'a prié de m'en charger.

— Impossible! C'est moi qui ai été mandatée. J'ai rendez-vous demain avec le responsable du projet immobilier.

— Moi aussi, lâche-t-il en s'adossant à sa chaise.

Bien que surprise, je me domine. Pas question de lui montrer ce que je pense ou ressens, il n'en vaut pas la peine.

— Sans doute un malentendu entre Nora et papa, je marmonne après m'être éclairci la gorge. Aucune importance. Je suis là, la maison sera vendue dans une semaine, alors tu peux partir.

J'étais consciente que, à un moment ou un autre, je devrais me mettre en rapport avec les Seaberg pour finaliser la transaction. Mais pas avec lui. Surtout pas maintenant. J'ai besoin de temps.

— Comment ça, vendue? sursaute-t-il.

Sous la table, mes jambes s'affolent. Il se moque de moi?

— Tu m'as très bien entendue, pour reprendre ta charmante expression. J'ai déjà eu plusieurs entretiens avec l'entrepreneur. Il ne me reste plus qu'à me rendre à quelques réunions, puis nous signerons les papiers, et c'est tout.

— Tu veux te débarrasser de la maison? maugrée-t-il.

— Évidemment! Pas toi?

— Bien sûr que non! Pour quelles raisons? On a tant de souvenirs, ici.

— De mauvais souvenirs.

— Ça n'a concerné qu'une nuit, V.

— Une seule a suffi. Je n'ai plus envie de garder cette maison avec vous autres.

Fermant les yeux, il passe une main dans ses boucles courtes.

— Excuse-moi de te l'apprendre, poursuit-il après un long silence, mais tu n'es pas en mesure de décider quoi que ce soit en la matière.

Cette fois, je n'arrive pas à dissimuler mon étonnement.

— Pardon? Je te rappelle que cet endroit appartient à nos deux familles!

Connard!

— Oui, sauf que, quand ils l'ont acheté, mon père et Amy n'ont pas investi le même montant. Nous possédons soixante pour cent des parts. Conséquence: tu n'as pas ton mot à dire.

Il se gratte la nuque sans me regarder en face.

— Mon rôle, ici, enchaîne-t-il, est d'envoyer balader le promoteur pour qu'il arrête de harceler mes parents. Je ne renoncerai pas à cette maison. Libre à toi de nous traîner en justice mais, à mon humble avis, cela ne servira les intérêts de personne.

Merde! Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas prévenue? Et comment s'est-il débrouillé pour ignorer qu'un des Seaberg serait là? Will a prononcé le prénom de ma mère, ce qui est un coup de poignard dans le ventre, mais je ne le ressens pas, tant je suis concentrée sur les conséquences de ce qu'il vient de m'annoncer. Il a beau avoir des tas de défauts, Will n'est pas un menteur.

— Pourquoi veux-tu vendre? redemande-t-il face à mon silence. Tu adorais cet endroit.

Je relève brusquement la tête.

— Comment oses-tu me poser cette question? Tu ne comprends vraiment pas pourquoi?

— Je devine, oui. Il n'empêche, c'est ici que nous avons passé tous nos étés. Que nous avons appris à faire du vélo. Que nous nous sommes lancé des défis pour désigner celui qui préparerait le petit déjeuner le lendemain et, plus tard, qui serait le premier à se saouler. C'est ici que nous sommes devenus les adultes que nous sommes.

Je soupire, soudain envahie par une immense lassitude. Me disputer dans cette cuisine avec Will Seaberg à propos des raisons qui m'animent me rend malade. Je veux rentrer chez moi.

— Je ne suis pas... je ne suis *plus* capable de voir ça comme ça.

Il plaque une paume sur sa bouche afin d'étouffer un juron que je distingue pourtant fort bien.

— Alors? demande-t-il.

Comme il n'a pas évoqué la perspective que ses parents rachètent nos parts, j'en déduis que ce n'est pas envisageable. Il ne me reste qu'une solution. Je consulte l'horloge de mon téléphone.

— Si je file maintenant, je devrais être à Syracuse vers...

— Ne t'en va pas, s'il te plaît! m'interrompt-il en écarquillant les yeux. Pas tout de suite.

— Apparemment, je n'ai plus rien à faire ici, je riposte. Il pâlit.

— Tu ne peux pas partir à cette heure, il est trop tard, et le trajet est trop long.

— Will, je ne veux...

— Je t'en supplie, reste.

Une nouvelle vague de fatigue me submerge. Un épuisement qui doit moins à la route que je viens de faire qu'aux fantômes qui m'assaillent de tous côtés depuis trente minutes. Je suis à bout de forces.

— OK, je cède d'une voix revêche. Dans ce cas, je monte me coucher.

Il s'écarte avec un sourire en coin. Je m'arrête au pied de l'escalier et, sans me retourner, lâche :

— Et mon prénom, c'est Violet. Pas V.

Ne tenant pas à écouter sa réponse, je me hisse jusqu'au palier dans un état second. Une fois dans mon ancienne chambre, je m'adosse à la porte. Ma tête pèse des tonnes.

Bon sang! J'aurais mieux fait de rester chez moi.

2

CINQ ÉTÉS PLUS TÔT

Je ne me souviens pas d'une époque où Will Seaberg n'ait pas été la personne la plus essentielle de ma vie.

C'est ce qui me traverse l'esprit quand le SUV familial approche de l'allée qui mène à notre maison de vacances, au bord de la mer. Mon cœur bat dans ma poitrine, et j'ai la gorge sèche en dépit des quantités d'eau que j'ingurgite depuis une heure. *Il est ici*. Pas au sens figuratif, comme dans les textos m'annonçant que je lui ai manqué aujourd'hui ou lors de nos conversations téléphoniques tardives. Non, au sens littéral, ce que m'indique sa Jeep bleu marine et la Range Rover de ses parents, garées devant le porche. J'aperçois sa silhouette près de la vieille porte en bois. Je ne l'ai pas vu depuis l'an dernier, car il n'a pas eu le temps de venir en week-end du Rhode Island, où il est en première année d'université. Nous n'avons encore jamais été séparés aussi longtemps.

Je me dépêche de fourrer mon carnet à dessin et mes crayons dans mon sac.

— On y est! jubile mon père. Enfin l'été!

Je souris de toutes mes dents. Il a raison. Cet endroit est vraiment synonyme d'été. La maison à la façade beige boucanée par l'air marin et aux fenêtres qui grincent quand

on les ouvre. La bourgade d'Ogunquit, avec ses restaurants typiques et ses boutiques pour touristes. David et les histoires qu'il raconte autour d'un feu de camp. Nora et sa réserve inépuisable de romans d'amour. Samantha qui adore les potins et sortir sans permission le soir.

Et, naturellement, Will.

Will est un prénom banal, tout le monde connaît un Will. Mais moi, j'ai toujours eu le sentiment que c'était un prénom sorti d'un livre fantastique. Comme s'il était unique, parce qu'il était le sien. Sans parler de son nom de famille. Seaberg. Comme s'il était destiné à être ici, constamment, au bord de l'eau, du sel dans les cheveux et un coup de soleil sur le nez.

— Pas trop tôt, lance mon frère de quatorze ans, Jensen, gâchant la magie des vacances dans laquelle je flotte. J'ai une envie de pisser à me fendre le crâne!

Son jumeau, Oliver, rigole.

— Surveille ton langage! rugit maman, tandis que papa gare la voiture.

Sans attendre la réaction de mes frères, j'ouvre ma portière dès que nous sommes à l'arrêt et je me précipite vers ceux qui me sont plus chers que tout, alignés en rang d'oignon sur la véranda. J'étreins d'abord David. Mon visage arrive à peine au niveau de son torse, et il m'enlace en s'esclaffant :

— Tu as encore rétréci, petite Vi?

— Ha, ha!

Je lui assène un léger coup de poing dans le ventre avant de me tourner vers ma sœur d'adoption. Ses cheveux bruns

sont rassemblés en un haut chignon lâche, et ses yeux bleus étincellent.

— Salut, Tigresse, me lance-t-elle en m’embrassant.

Son odeur de lilas et de talc n’a pas changé.

— Salut, tu n’imagines même pas combien je suis contente de te revoir.

— Je crois que si.

Après une nouvelle étreinte, je m’approche de Nora, sa mère, dont le sourire est toujours aussi chaleureux.

— Bienvenue à la maison, Violet, me murmure-t-elle en me donnant un baiser.

Les miens nous ont rejoints et entreprennent de saluer les Seaberg. Ravie, je me dirige vers le dernier et plus important élément de cet endroit. Mon meilleur ami.

Il est encore plus beau que l’an dernier, même si ça semble a priori impossible. Ses cheveux bouclés sont plus longs et, miracle, pas encore humides. D’habitude, Will fonce se baigner dès son arrivée ici. Il est immense, au point que je suis obligée de me casser le cou pour croiser son regard gris impétueux. Je souris à en avoir mal aux zygomatiques. Je reçois régulièrement des colis de sa part, de brefs messages et des photos sur Instagram, mais ce n’est pas pareil que le voir en vrai. L’amitié à distance n’est pas facile. Il m’examine un moment de la tête aux pieds, puis se fend d’un grand sourire qui creuse une fossette sur sa joue gauche.

La seconde suivante, je me retrouve à virevolter en l’air comme une toupie. Hilare, je m’agrippe à ses épaules carrées tout en respirant à fond son odeur de sel et de verveine.

Si j'ai toujours considéré Samantha comme une sœur, Will n'a jamais été un frère pour moi.

Rien n'égale sa façon de vous enlacer. Les Seaberg ont une certaine propension à vous serrer dans leurs bras, à vous écraser contre eux comme s'ils redoutaient que vous vous sauviez. Aujourd'hui cependant, son étreinte semble nouvelle, plus intense. Il se peut que je me fasse des idées, ou alors, c'est que j'ai attendu ce moment si longtemps.

Il arrête de tourner et me repose par terre, sans me lâcher. Ses cheveux chauffés par le soleil m'ont presque donné l'impression de me brûler la peau. Pourtant, je frissonne quand il chuchote :

— Bon sang, qu'est-ce que tu m'as manqué!

— Pareil de mon côté, je réponds en haletant un peu. Il recule et incline la tête.

— Viens!

— Déjà?

— Oui. Je poireaute depuis une heure.

Nora et David jacassent avec mes parents et mes frères, leurs voix s'entremêlent et se confondent. Ils ont commencé à décharger nos affaires et à les transporter à l'intérieur. J'aimerais les accompagner, retrouver le lien qui unit nos deux familles. Ma nostalgie de la maison est presque douloureuse. Je voudrais y entrer, inhaler l'atmosphère poussiéreuse, retourner le matelas raide de mon lit, boire dans un des verres bleus qui renferment les souvenirs des si nombreux repas partagés au fil du temps. J'ai envie de découvrir quels nouveaux livres ont la faveur de Nora, d'apprendre comment s'est passée la saison de soccer en salle de Samantha.

Sauf que, quand je croise le regard impatient de Will, je comprends que je n'ai d'autre choix que de le suivre.

Comme d'habitude.

— D'accord, je cède, mais juste parce que je ne tiens pas à t'entendre chialer toute la nuit.

Il rigole.

— J'avais cinq ans, V! Cinq! Tu comptes me resservir ça jusqu'à la fin de mes jours?

— C'est clair, je ricane avant d'appeler les autres: Le dernier à l'eau est un loser!

Sur ce, je décampe à toutes jambes.

La propriété n'est pas située directement sur la plage, trois pâtés de maisons nous séparent de la mer, une distance qui ne m'a jamais dérangée: la vue est encore plus belle quand elle se mérite.

Très vite, les pas de Will résonnent derrière moi, de même que le tintamarre de mes frères et de Samantha qui nous crient de les attendre. Ça ne change rien, nous savons tous que le dernier à se tremper sera de corvée de petit déjeuner demain matin. Bien que je n'aie rien contre cuisiner, servir neuf personnes est une purge.

Je viens à peine d'atteindre la plage quand Will me double et me balance son tee-shirt en pleine figure. Il a même l'audace de se retourner pour m'adresser un clin d'œil.

— Espèce de traître!

Le sable est chaud, le soleil incendie mes épaules. Cette fin de juin a des allures de mi-juillet. Quelques enjambées encore, et le bleu se profile à l'horizon. J'escalade la modeste

dune derrière Will, dont le dos aux reflets dorés commence à miroiter. Enfin, c'est l'océan!

J'ai beau le retrouver tous les étés, j'en retombe amoureuse chaque fois. L'eau cristalline prend une teinte si intense sous la clarté qu'on a le sentiment de contempler un tableau de Van Gogh. Les parasols et les sièges pliants des autres baigneurs dessinent un arc-en-ciel de couleurs. Quelque part, une faible musique pop émane d'une enceinte, presque noyée sous le fracas des vagues, ma berceuse préférée.

À l'instant où Will se jette à l'eau, je m'aperçois que j'ai oublié mon maillot.

Merde!

Je compte bien reprocher mon étourderie à Will et à son sourire enjôleur.

Je m'arrête net, les orteils inondés par le ressac froid.

Will se retourne et, un œil fermé pour se protéger de l'éclat du soleil, me lance :

— Qu'est-ce que tu attends?

— Je n'ai pas mon maillot.

— On s'en fout! Baigne-toi tout habillée!

Je contemple mon short en jean et mon tee-shirt gris foncé. C'est jouable, mais je déteste la sensation du jean mouillé sur ma peau.

— Ne m'oblige pas à venir te chercher! hurle Will par-dessus le rugissement des vagues.

— Essaie un peu, pour voir!

Avec un sourire espiègle, il remonte vers la grève, légèrement voûté, pareil à un animal en chasse.

Hum, j'aurais mieux fait de ne pas le provoquer.

Je suis en train de réfléchir à la situation lorsque les braillements de défi de Samantha et mes frères parviennent à mes oreilles. Impossible de rester les bras ballants. Pas si je refuse de perdre.

Me débarrassant de mes sandales, je me précipite vers Will.

— Hourra! braille-t-il en reculant vers le large.

Ce n'est que quand j'ai de l'eau aux genoux que je me souviens à quel point elle est glaciale, par ici. Au début, on a l'impression d'être transpercé par des milliers de petits couteaux, c'est presque une souffrance. Sauf que je n'ai pas le choix. Le dernier à avoir la tête sèche est de corvée, et pas de chance pour lui.

Après avoir respiré profondément, je me mets à courir. Une vague me submerge, trempe mon tee-shirt et la moitié de mon visage, m'arrache un petit cri. Je continue, cependant. La seule façon d'y entrer, c'est d'y aller d'un seul coup. Will éclate de rire et plonge. Quand il refait surface, il s'ébroue comme un chien, m'aspergeant de gouttelettes.

— T'es con! je dis en le repoussant.

— Attention à vos paroles, mademoiselle Mitchell.

Sur ce, sans me laisser le temps de me préparer au choc, il m'enfoncé la tête sous l'eau. J'émerge en haletant, hilare. J'ai le goût du sel sur mes lèvres, et même si mes yeux piquent, j'adore ça.

Nous nageons côte à côte, mes longs cheveux blond sale drapés sur mes épaules et flottant alentour. Will me tire la langue. J'essaie de reprendre mon souffle, en vain. J'ai trop

couru, et trop vite. Dans mon dos, j'entends les éclaboussures que provoquent trois nouvelles paires de jambes. Je ne me retourne pas.

— Cet été va être spécial, je le sens, m'annonce Will, le visage ruisselant.

Je souris, complètement d'accord avec lui.

C'est le dernier avant que j'entre à l'université. Le premier de ma vie d'adulte. Qui sait ce qui m'attend? Le monde semble s'ouvrir à moi, avec la froideur de l'inconnu qui l'accompagne. Je n'ai plus que cet ultime été pour profiter de la chaleur que prodigue le familier.

Et s'il y a bien une chose dont je suis certaine, c'est que Will Seaberg est la définition même du familier.